

"COMME AU THEATRE"

La pièce qui parle au public

Pièce détachable de Alain ASTRUC

Un homme parle tout seul dans une chambre.

Alors on y va! Allez, allez, on y va! Allez, allez, on y va! Allez, allez on y va! Alors tu viens?... Tu viens pas, bon, eh bien si c'est comme ça, je vais y aller avec eux.

Ben naturellement, mon amour, si tu ne veux pas venir avec moi malgré nos serments réitérés il faut bien que j'y aille avec quelqu'un dans cette aventure un peu périlleuse. Alors je vais y aller avec les gens qui sont là, devant moi...

Mesdames, messieurs, je suis très heureux de me représenter devant vous dans ce grand théâtre parisien, car j'ai vraiment l'impression d'être ici "comme au théâtre"... Vous avez vu cette salle, cette acoustique, cet espace absolument magnifique et magique. C'est vraiment l'endroit idéal pour faire du très très bon théâtre. Alors on y va.

On est au théâtre, alors on est là pour jouer une pièce, et la pièce c'est ma femme qui l'a écrite... Oh! non, rassurez-vous, ce n'est pas une pièce politique. Ce n'est pas non plus une pièce religieuse comme on en voit tant aujourd'hui. Ce n'est pas non plus, naturellement, une pièce de boulevard comme vous les aimez tant. Non, ça ce n'est pas dans le genre de la maison. C'est une pièce sérieuse mais drôle quand même et j'imagine que vous allez vous marrer comme des petits fous.

Bon, eh bien d'abord il faut que je vous raconte le sujet de la pièce, la raison pour laquelle nous sommes ici rassemblés. Il est question d'écrire de la poésie.

Oui, je sais bien que la poésie ce n'est pas ce qui vous préoccupe le plus au monde. Mais c'est l'occasion ou jamais... Naturellement je dois vous dire d'abord que la poésie ce n'est pas une écriture individuelle, comme un roman ou un essai philosophique, non, c'est une aventure collective. C'est l'écriture de l'Autre. C'est l'écriture de la voie. Alors il faudra manifester. Et, moi, je prends des notes et le tour est joué.

Oh! j'ai une idée: Dis-moi, mon amour, tu voudrais pas venir jouer avec nous?... Mais si, ça nous ferait tellement plaisir. Et puis, tu sais, la salle est bondée. Y'en a partout, même jusqu'au poulailler. Le public a l'air d'être excellent, mon amour, alors on y va.

Vous savez, mesdames et messieurs, que ma femme est une très très bonne spectatrice. Alors naturellement quand elle est dans la salle quelque soit la pièce qu'on joue ça marche toujours très fort, car elle applaudit à chaque réplique, même si elles ne sont pas très bonnes, et ça crée comme une forme d'émulation collective: tout le monde s'y met et c'est la vie.

"Alors, mon amour, tu viens ou tu viens pas?... Non, tu préfères rester en coulisses. Tu es l'auteur et c'est bien normal: l'auteur a toujours le trac et il reste en coulisses pour écouter et pour juger des impressions... Eh bien ça n'a pas d'importance. On se passera de toi. Allez, on y va.

Oui, je crois qu'on va pouvoir y aller. J'ai tout ce qu'il me faut pour jouer mon rôle. J'ai mon col, ma cravate, ma chemise blanche immaculée... mon petit costume bleu marine appareillé pour la campagne... En plus j'ai mes accessoires: le carnet de notes, le petit crayon rouge, et voilà je pense que tout y est, on y va.

Quoi, qu'est-ce qu'il y a: j'ai pas de cravate, c'est ça?... Nom de Dieu, c'est vrai, je n'ai pas de cravate! Comment se fait-il que je n'ai pas de cravate?...

Mon amour, dis-moi pourquoi je n'ai pas mis de cravate ce matin? Tu dois le savoir puisque c'est toi qui m'as sorti du lit d'une façon intempestive! Alors va me chercher une cravate dans mon armoire et comme ça on pourra y aller... Non, tu veux pas? Décidément! Comment vais-je faire pour jouer mon rôle? Tu sais bien qu'un acteur, quelqu'il soit, a besoin d'avoir son costume au complet pour jouer d'une façon correcte. Si je joue comme ça, je vais sans doute vers la catastrophe!... Non, tu crois que ça ira quand même? Bon, eh bien on y va.

Bon, eh bien maintenant, mesdames, messieurs, je crois que le moment est venu de passer aux actes. Mais il faut d'abord que je vous déclare ma véritable identité. Car comme ça, sans cravate, je ressemble à un pauvre fou, à un bagnard, à un échappé d'asile, et c'est pour le coup que vous ne voudrez plus prononcer un seul mot devant moi.

Alors voilà, je ne suis qu'un homme très ordinaire. Un homme comme vous et moi... Vous voyez, dans la rue ou au théâtre, un homme avec un col et une cravate ou à la rigueur un noeud papillon, eh bien vous vous dites: "En voilà encore un, c'est un journaliste." Et des journalistes aujourd'hui, vous savez, il y en a beaucoup.

Remarquez que le journaliste aujourd'hui est quand même quelqu'un qui a un certain pouvoir... Ben écoutez, c'est normal: c'est lui qui vous représente aux yeux du public, alors

naturellement tout lui passe plus ou moins entre les mains. Mais c'est un homme discret, direct, honnête et probe. Il ne profite pas de la situation pour se mettre en avant et jouer les vedettes. Non, au contraire, il reste dans l'ombre... Et puis il est honnête. Il n'est pas comme tous ces gens-là qui profitent de leur situation pour s'en mettre plein les poches... Non, non, non, il est honnête. Lui, au moins est honnête... Remarquez il y a des tentations, car dans certains cas sa situation est tellement considérable qu'on cherche à le séduire, à le soudoyer. Mais, moi, je résiste, je résiste héroïquement, car je suis un être profondément moral... Enfin c'est un très bon métier, et, moi, je n'ai vraiment pas à me plaindre. Je prends toujours les choses comme elles sont. J'ai un joli style, rien ne me rebute, alors comme ça je gagne beaucoup d'argent.

Alors naturellement vous allez vous demander, si je suis si bien dans ma peau, pourquoi j'éprouve le besoin de vous parler de la poésie? Eh bien, justement, j'ai du temps à vous consacrer, car je suis ici en vacances avec ma femme et mes enfants, et je suis très heureux de me revoir avec vous pour faire ça.

Bon, une dernière question à régler, c'est la question du décor. Car naturellement si il y a une pièce, il y a un décor. Et si vous le voulez, nous allons le découvrir ensemble, voilà tout.

Oh! mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu, quel beau décor: je n'en ai jamais vu de pareil... Oh! mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu, vous avez vu ce décor? Comme il est beau!... Non, il est vraiment très réussi et je ne sais comment elle a fait ça pour tout arranger à ma convenance, mais c'est vraiment merveilleux.

Bon, alors passons aux détails. Oh! là là, vous avez vu? Un tapis de haute-laine, de quoi se rouler dessus comme un toutou!... Et puis ces tableaux de maître aux murs!... Non, c'est pas possible... ce n'est pas du tout des tableaux de famille. Ce sont de véritables chefs-d'oeuvre. Et j'ai même l'impression qu'elle a mis la Joconde quelque part, là-bas, dans le noir, pour ne pas qu'on la reconnaisse trop... Et le plafond, vous avez vu ce plafond? Une vraie coupole, constellée d'étoiles. C'est du Chagall, c'est pas possible, c'est du Chagall!

Bon, la table... Vous avez vu la table!... Impériale, immense et majestueuse! Une vraie table de ministère. avec un revêtement de marbre. Et le bois est en acajou... Oh! mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu, sur cette table je vais pouvoir écrire comme je le désire depuis longtemps... Ah! écrire... Et dans notre pauvre métier on écrit vraiment n'importe comment, n'importe où: sur ses genoux ou alors sur les bancs du métro, quand on suit une filature... Mais là, je suis vraiment gâté: tellement bien installé pour écrire. J'ai le sentiment que nous allons nous entendre et faire des prodiges en ce lieu.

Bon, voilà ce qu'il en est pour la table et pour le tapis. Maintenant la chaise: oh! miracle, ce n'est pas une chaise mais un fauteuil, un fauteuil Louis XIV ou Louis XV. Regardez comme il est beau, comme il est cossu, comme il est moelleux... Ah! pour écrire il faut vraiment avoir la bonne position, la bonne suspension. Il faut être installé comme un roi, sinon la parole ne sort pas et rien n'est fait.

Bon, voyons ce qu'il y a par ailleurs... Eh bien je regarde, et qu'est-ce que je vois au fond de la pièce, avec mes deux grands yeux étonnés: un miroir, un miroir comme on en fait plus: un miroir vénitien, marqué, daté, j'en suis certain... Un miroir qui vous renvoie votre image quand on en a vraiment besoin. Car, vous savez, la création c'est vraiment difficile, et parfois on aurait tendance à se perdre de vue en écrivant. Alors quand on ne sait plus où on est, qui on est, on n'a qu'à se planter devant le miroir et on se retrouve en entier... Et là, au fond, sur la gauche: oh! mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu, un lit, un lit avec un dais somptueux, magnifique... Ah! il n'y a qu'une femme pour faire ça, avec autant d'art, autant de goût. Ah! mon Dieu, je vais pouvoir me reposer... Et puis encore, mesdames et messieurs, voyez-vous ce paravent: qu'est-ce qu'il cache? Les commodités personnelles: baignoire, lavabo, et tout ce qui s'en suit. Oh! mon Dieu, quel luxe. Nous allons pouvoir rester ici le temps qu'il faut, allons-y.

Bon, eh bien, mesdames et messieurs, maintenant nous n'avons plus qu'à y aller. Maintenant rien ne nous retient plus, alors on y va... Alors qu'est-ce que vous attendez pour y aller maintenant?... Moi, je suis tellement bien dans ce fauteuil d'époque, avec ma table, que je n'ai pas du tout envie de me projeter dans un autre univers: celui-là me plaît tellement!... Mais il faudra pourtant y aller, car nous sommes là pour ça... Et vous savez, mesdames et messieurs, que la création c'est quelque chose de très peu ordinaire... Ce n'est pas comme dans la vie ordinaire: quelque chose qu'on a toujours sous le nez et qu'on peut décrire!... Non, ça vient d'ailleurs, ça vient de très très loin. C'est quelque chose qui est de l'ordre de l'imprévu, de l'impondérable, de l'insaisissable. C'est un événement. Alors il faudra être là, complètement décontracté, mais avoir l'oeil ouvert pour si jamais ça vous arrive. Mais d'abord se détendre, se décontracter, respirer calmement, et alors nous nous verrons dans l'espérance de la vie. Et la chose arrive, la chose va arriver, et quand elle passera, il faudra tout simplement se manifester d'une façon ou de l'autre: crier, chanter, pleurer, gémir, enfin se manifester de quelque façon que ce soit pour que je prenne des notes... Mais pour ça il faut être patient, il faut attendre, et quand la chose arrive, alors il ne faut pas la louper...

Mais enfin, que se passe-t-il? Vous n'avez pas vu la chose?

Elle est passée comme ça, la chose, manifestement sous vos yeux. Et personne pour ne rien dire! Mais enfin vous auriez dû la prendre la chose, et me la siffler avec vos doigts! Non, vous êtes restés là comme des fauteuils et comme des chaises. Mais enfin qu'est-ce que vous avez?... Vous avez des ennuis d'estomac?... Vous n'aimez pas la façon dont je joue?... Mais je dois vous préciser: je ne suis pas un professionnel, je suis un amateur.

Bon, allez on arrête... Quand la chose ne marche pas, on arrête. Ce n'est pas très orthodoxe mais on arrête. On ne va pas se donner le ridicule de continuer sans savoir où ça va.

Mais enfin, mes pauvres amis, vous êtes mal assis? C'est le sujet qui vous déplaît? Mais la poésie, mesdames, messieurs, c'est l'or de la voie/x. C'est la matière infinie de l'amour et de la vie... Et puis le Français est fondamentalement un poète. Il aime le chant. Il aime la violence et l'amour. Il aime la vie... Alors pourquoi êtes-vous restés de marbre?... Non, vraiment c'est déplaisant. On met toutes ses forces, tous ses moyens pour mener à bien une entreprise, et voilà, c'est raté.

Ah! voilà, j'ai compris, c'est parce que vous vous imaginez être au théâtre, et au théâtre on fait semblant de parler à l'autre, mais on ne parle que pour le vent. Au théâtre on se représente et le public ne parle pas, car la parole n'est pas la sienne et les choses ne lui sont pas directement adressées, alors il n'éprouve pas le besoin de répondre... Mais ici on n'est pas au théâtre, on est "comme au théâtre", alors cela devient le lieu de la voie/x, de l'intention, de l'entente: on s'écoute et on se voit, et c'est comme ça que la parole s'élève dans le monde comme un fait bienheureux, comme une nécessité.

"Bon, alors, mon amour, tu ouvres la porte et on remet ça pour un autre jour.. Oui, finalement le public n'est pas très bon. Ce sont des intellectuels, ce n'est pas ce qui convient pour cette pièce. Demain y'aura peut-être des terrassiers, des pâtisseries, des paysans aussi, enfin des gens qui savent ce que c'est que la vie. Eux ils ont les oreilles collées au visage, alors on ne s'entend pas.

C'est moi qui m'y prend mal?... Je suis un peu directif, c'est ça, n'est-ce pas?... Mais enfin, mon amour, je les laisse faire ce qu'ils veulent! J'essaie simplement de les motiver mais ça marche pas. Personne ne bronche, personne ne bouge, et on a l'impression qu'ils sont morts...

... Quoi?... Mais tu as raison, mon amour, tu as tout à fait raison... D'abord avec moi c'est toujours toi qui as raison. Mais si, je t'assure, mon amour, tu es une femme raisonnable, très organisée, alors tu vois les choses comme elles sont... Quoi?... Ah! non, là je ne peux pas te suivre, mon amour. Vraiment je ne peux pas te suivre... Tu veux dire

qu'avant de recevoir quelque chose de quelqu'un, il faut être d'abord capable de le faire soi-même?... Mais tu sais bien, mon amour, que la poésie, moi, je n'y entends rien!... Oui, je suis un amateur, un amateur distingué, et j'aime bien quand la poésie est dites à haute-voix. Mais là c'est pas pareil: il faut se situer en tant que créateur, et je peux pas. Je suis vide comme une besace, je n'ai aucun tempérament. Et c'est pourquoi je fais ce métier de journaliste, car je m'imagine, à tort peut-être qu'il suffit de regarder ce qu'il y a devant soi pour faire un bon article. Car c'est de l'information, ce n'est pas du tout la création.

Mais si, mon amour, je t'assure, je manque de fond... Quoi? Comment?... C'est justement pour ça que je suis ici enfermé avec ces gens: pour découvrir les richesses insondables qui sont au fond de ma pauvre personne? Mais comment faire ça sans danger? Je suis sûr que si jamais je descendais en moi-même, je ne remonterais plus jamais de la vie!... Si, au contraire, et au théâtre on fait ça très facilement, car en même temps qu'on descend au fond de soi-même, en même temps on est avec les autres qui vous répondent. Alors on reste en surface, on est sur le chemin d'une transfiguration nécessaire. Bon, eh bien si c'est comme ça, on va pouvoir essayer.

Bon, alors voilà, messieurs-dames, cette fois j'ai tout compris. Nous allons pouvoir y aller sans dommage... Oui, mais partir, partir, pas n'importe comment. Il faut tenir à un fil. Sinon au premier pas on s'effondre au fond d'un marécage et on se retrouve encore plus misérable qu'avant... Bon, eh bien c'est ma femme qui va jouer le rôle.

Mon amour, tu sais ce que tu vas faire? Tu vas rester quelques instants avec nous, et quand on sera bien partis, tu pourra retourner à tes affaires... Oui, je sais que tu as beaucoup à faire...

Vous comprenez, mesdames et messieurs, ma femme est une véritable parisienne et quand elle vient à la campagne pour se reposer avec moi, il faut absolument qu'elle emmène avec elle tout son monde, et ça fait beaucoup de gens. Entre le cuisinier standard, les valets de chambre, la camériste et la coiffeuse, et puis ce qu'il faut pour les enfants: les nurses, les nounous, les instituteurs et j'en passe, elle ne sait plus sur quel pied danser. Je lui ai souvent dit que lorsqu'on part en voyage il faut emmener le moins de monde possible: rien n'y fait, elle veut toujours rester avec ces gens-là. Alors naturellement elle a de quoi être fatiguée... Et en plus aujourd'hui, savez-vous ce qu'elle a imaginé? Pour fêter l'événement, enfin pour fêter ce petit poème que nous allons écrire gentiment, elle a imaginé, vous savez quoi? Eh bien tout simplement d'inviter tous les amis qui sont dans la région, et même ceux qui sont restés à Paris, pour un immense pique-nique, style "Citizen Kane". Alors depuis ce matin ça vole les plats, et on ne s'entend plus dans la maison.

Oui, écoute, je sais bien. Je sais bien que tu dois redescendre le plus vite possible. Mais tu vas quand même rester cinq minutes avec nous, le temps qu'on se mobilise, et après tu t'en vas.

Bon, elle va rester.

Bon, eh bien d'abord il faut trouver les papiers. Je croyais les avoir mis sur la table, mais ils n'y sont plus... Eh bien, oui, les papiers, les papiers pour écrire, car il faut tout naturellement déposer quelque chose sur le papier. La poésie c'est la parole, c'est l'air, c'est les sons, mais c'est aussi une écriture, quelque chose à voir sous les yeux pour le transmettre, pour le relire ensemble collectivement.

Bon, alors ces papiers... Vous les avez pas vus quelque part, non? Je suis sûr de les avoir mis sur la table. Alors il faut les trouver ces fameux papiers. Si on ne les trouve pas, il faudra rester ici le temps qu'il faudra, mais il faut les trouver!... Ah! oui, j'ai oublié de vous dire que nous sommes ici enfermés. Oui, c'est ma femme qui a voulu ça pour plus de sécurité... Alors les papiers?... Ah! suis-je bête: ils sont encore dans la valise. J'ai cru les mettre sur la table, mais je me suis bien trompé. Les papiers, eh bien vous savez où ils sont: ils sont toujours au fond de la malle, voilà tout. Alors c'est pas les papiers qu'il faut chercher, c'est la valise. Bon, alors la valise, où est-elle cette valise? Allez, il faut chercher la valise maintenant! Si on n'a pas la valise on n'aura pas les papiers, alors c'est foutu.

Bon, alors y'a pas de valise? Mais si, bien sûr qu'il y a une valise!... N'est-ce pas,

mon amour, quand je suis entré ici, j'avais bien une valise dans les bras? On a eu assez de peine à la monter jusqu'ici. Car on a dû trimballer ça jusqu'ici. Quand je dis trimballer, ça veut dire que la valise elle était lourde... Pourquoi? Simplement parce que j'y mets tout ce dont j'ai besoin pour le séjour que je dois passer au loin de ma femme. Alors tout ce qui me tombe sous la main, je le mets, ça peut toujours servir. Et puis j'aime à avoir mes objets personnels, voilà tout. Je sais qu'aujourd'hui on peut acheter n'importe quoi n'importe où, car le monde est devenu un vaste marché, mais, moi, je veux avoir mes habits à moi, mes objets à moi. Alors des cravates, des cravates, des cravates, des cols, des chemises, sans parler naturellement du papier, et puis des raquettes de tennis... on a toujours un moment de libre quand on part en reportage, et alors dès que j'ai un moment de libre tout de suite le tennis, ou alors le golf. Naturellement j'avais mis ma canne de golf, et puis des balles, des balles, des balles. Un petit matelas pour le sommeil. Un colibri que j'aime bien et qui me suis partout où je vais. Et en plus, mes chers amis, en plus de tout ce fatras, j'avais mis, l'occasion était trop belle, des objets de valeur pour vous faire des cadeaux. Alors des fleurs, des couronnes, du laurier, et également un Bouddha grandeur nature, en bronze, mesdames, en bronze! Et j'en avais mis au moins six, car j'ai une grande collection de Bouddha chez moi. Et c'était des cadeaux, voilà, des cadeaux.

Bon, alors cette valise: si elle n'est pas là c'est qu'elle est restée sur le palier... Hein, mon amour, que la valise elle est de l'autre côté de la porte? Quand je suis entré j'ai dû manquer mon pas et lâcher la valise en route... Mais oui, tu m'as poussé, mon amour, tu m'as poussé, alors naturellement j'ai dû louper mon entrée... Bon, alors cette valise, tu me la passes, nom de Dieu, tu me la passes? Non, tu veux pas?... Quoi?... Comment?... Je comprends pas ce que tu dis... Ah! y'a pas de valise?... Eh bien, dites-moi, les gars, si y'a pas de valise, on peut rien faire!... On peut partir à la rigueur sans emporter de mouchoirs, de slips ou de fusils à trois coups, mais la valise est absolument indispensable.

Bon, c'est pas grave: si y'a pas de valise, y'a pas de valise, on va pas se laisser avoir par les contingences de cet ordre-là. Vous vous rendez compte, partir sans valise? Mais rien que pour aller au bureau de tabac du coin, chercher des cigarettes ou des allumettes, il faut avoir sa valise avec soi!... On peut toujours vous demander vos papiers. Et les papiers naturellement sont au fond de la valise. Alors si on n'est pas capable de montrer ses papiers, allez hop! au poste. Et l'on va même jusqu'à vous accompagner très gentiment à la frontière... Non, je vous dis, mes amis, le monde est devenu très très dangereux, et c'est pourquoi il faut avoir une bonne valise avec soi pour se défendre. Eh ben on va simplement en rester là... Quoi, ça vous donne envie de partir sans valise? Mais c'est une folie, c'est pire qu'une aventure! Le monde est devenu vraiment trop dangereux pour ça. Vous aimez vous mettre en danger?... Eh bien, c'est de votre âge, allez-y, mais je décline toute responsabilité sur les conséquences... Allez-y, mais si, allez-y, je vous suis du regard... Mais naturellement je ne vais pas venir avec vous, ça non! J'ai déjà eu assez de déboires dans mon existence: je ne vais pas encore y ajouter celle-là! Je vous dis que vous êtes complètement fous de partir comme ça, sans valise, et, moi, non, je reste là. Ah! non, non, inutile de me faire des sourires: même que je voudrais, je pourrais pas. Vous comprenez, je suis un homme responsable et puis j'ai des comptes à rendre à ma femme, et je n'ai plus l'âge de faire, comme ça, n'importe quoi... Comment? Vous pensez que c'est exactement ça qu'il me faut, que ça me ferait le plus grand bien? Qu'à force de se protéger, on finit par s'encroûter?... Bon, d'accord, je vais venir. Mais avant il faut avoir l'heure. On ne peut pas partir sans heure. Qui est-ce qui a une montre? Personne? Moi, j'en ai une, mais par un fait exprès elle marche plus... Bon, eh bien vous me dites l'heure et on y va. Personne pour me dire l'heure?... Ah! ben, vous êtes vraiment gentils! Même ça vous n'avez pas sur vous! Mais enfin, mes pauvres amis, pour qui vous prenez-vous donc!... Bon, eh bien écoutez-moi, je vais tout simplement essayer de me rappeler la dernière fois que j'ai eu une pendule sous les yeux, et ensuite de calculer le temps qui me sépare de ce moment-là... Eh bien, c'est très simple: la dernière fois que j'ai eu une pendule sous les yeux, c'est quand ma femme est venue me réveiller en sursaut. J'ai vu l'heure: cinq

heure moins le quart... "Non, mais écoute t'es folle: je vais pas me lever à cinq heure du matin pour aller faire de la poésie dans le grenier!... Non, non, fous-moi la paix, j'ai envie de dormir!" Eh bien, non, elle m'arrache les couvertures et me voilà à moitié-nu au milieu de la chambre. Et elle qui me bouscule toujours: "Dépêche-toi, dépêche-toi! Tu sais ces choses-là on n'attend pas." Alors j'essaye de mettre mon pantalon. Je dis bien j'essaye, parce que je n'y arrive absolument pas! Je ne sais pas ce que j'ai, mais j'ai de la peine à enfiler mon pantalon. Alors je l'enfile, je me trompe de manche... pardon, de jambe... Et je tombe. Alors je me relève lentement et je me suis fait mal au dos, et pendant ce temps-là l'heure elle tourne, elle tourne, elle tourne. J'ai mis au moins cinq heures pour m'habiller! Alors je suis passé dans le cabinet de toilettes, j'ai vu ma figure dans la glace et je me suis pas reconnu. Alors je me suis dit: "c'est pas moi, je vais retourner dans mon lit."

"Mais si, c'est toi, espèce d'imbécile! Allez, grouille-toi, ne fais pas semblant de ne pas être ce que tu es. Allez, dépêche-toi, je vais te préparer à manger." Bon, alors le temps de manger, et puis le temps naturellement de monter les escaliers, de prendre au passage un chapeau comme si j'allais partir en voyage, et puis voilà, me voilà enfin devant vous.

Bon, alors maintenant c'est facile: depuis combien de temps sommes-nous là, à nous raconter notre vie? Deux heures, trois heures, une journée? Moi, je ne sais plus, je suis complètement paumé, j'ai perdu mon système de référence. Nom de Dieu, qu'est-ce qu'on va devenir? On peut pas y aller comme ça, c'est trop fou! Non, non, non, c'est pas possible, revenez, revenez! Vous allez à la rencontre du malheur!... Mais oui, naturellement c'est une question de pièce et il y a des trous partout. C'est toujours pareil, c'est le problème de la création: quand on a du génie comme MOLIERE, SHAKESPEARE, l'univers est très bien constitué: y'a la mer, les petits bateaux qui flottent sur la mer. Y'a le soleil, y'a la ligne de l'horizon, enfin tout pour plaire, quoi. Mais ici c'est la vase, c'est le no-man's land, c'est l'inconnu. Alors il faudrait se regrouper pour rentrer à la maison... Si, si, si: vous faites un pas de plus et l'univers tout entier va crouler sous votre pas! Allez, cette fois-ci, professionnel ou pas, on arrête. On arrête et on s'en va. Allez ouvre, mon amour, ouvre, c'est fini... Oui, ta petite comédie n'était pas assez bien travaillée, alors il va leur arriver des accidents. Mais c'est pas grave: tu vas ouvrir et c'est fini. Quoi, tu veux pas répondre? Je te demande pas de faire un discours, mon amour: je te demande simplement d'ouvrir la porte pour qu'on s'en aille!... Bon, eh bien c'est bien, elle est pas là. Je parle pour rien. Oh! la vache, nous faire un coup pareil. Alors qu'elle devait tenir le fil, elle l'a lâché, et c'est pourquoi nous sommes dans un trou. Bon, allez, tu ouvres, mon amour. Mais si, les gens sont d'accord: ils vont se faire rembourser et comme ça ils ne m'en voudront pas.

Bon, ben vous avez vu, elle est pas là. C'est pas seulement la valise qui est perdue, mais c'est elle. Bon, on va pas s'exciter pour autant. On va simplement écrire une autre pièce, c'est simple: une pièce à notre mesure, une pièce où il n'y aura plus aucun danger... Bon, alors pour faire une pièce, il faut des personnages, une situation dramatique et des dialogues. Les dialogues ça, on fera ça entre nous. Quant à la situation dramatique elle dépendra du personnage. Alors qui est-ce qui a une idée de personnage dans le crâne? Oui, là vous êtes libres, vous pouvez choisir... Bon, alors personne ne parle, ça va être encore à moi de tout jouer. Bon, alors voilà, un personnage, un personnage... Eh bien le voilà, je l'ai trouvé tout de suite mon personnage: je voudrais jouer un soldat, et un soldat romain, messieurs-dames, car eux au moins ils avaient de quoi. Ils étaient petits, mais ils étaient forts. Ils ont failli nous envahir... Oui, jusqu'à présent vous me voyiez comme un pauvre intellectuel parisien, parce qu'il était question de poésie, mais au fond je suis assez brutal... Non, pas un macho, mais un homme qui aime qu'on le respecte, qui se fait pas marcher sur les pieds... Bon, alors un soldat romain: tout le monde est à Rome et nous rentrons, nous, d'une escapade... enfin nous avons fait une sorte de razzia: les Balkans, la Tunisie, l'Afrique Centrale, et on a envie de s'amuser, de consommer les fruits de la victoire, d'organiser une petite orgie. Non, mais quelque chose de sympathique! Alors pour le décor, un palais romain: de grandes ouvertures qui donnent sur le soleil et sur le sort. Les esclaves sont déjà là, à transporter les plateaux. Et puis des drapeaux, des flambeaux, et

naturellement des divans... un tapis de haute-laine, et puis des vasques, des tables où sont entassées des victuailles, et puis des rideaux qui cachent les couches... eh bien, oui, qui cachent les couches, quoi, ça vous fait rire? Bon, eh bien c'est bon: qui rira, rira le dernier... Ah! j'oubliais, un petit orchestre pour nous jouer des petites suites de MOZART. Ou alors l'accordéon: le bal musette, vous connaissez?... Enfin tout pour créer l'ambiance. Les soldats sont maintenant en rang, alignés, au garde-à-vous, ils ont passé sous la douche alors ils se sentent un peu plus frais... Et puis les femmes, voilées... Elles arrivent de ce côté-ci du plateau et elles aussi elles ont envie de s'amuser. Vous savez, les Romaines, hein, c'était des femmes, fallait pas qu'on leur refuse l'amour sous prétexte qu'on est un soldat et qu'on garde tout pour la bataille... Bon, eh bien je crois, mesdames et messieurs, que nous allons pouvoir y aller. Naturellement vous jouez les rôles, vous faites de la figuration... Allez, au son de la trompe on se met à manger. Alors on mange, on mange, on mange, on mange, et on avale sa tristesse, et on arrose tout ça de vin! Et puis on a envie d'avoir des femmes à son côté. Les femmes elles ne demandent que ça. Et hop! les couples sont enfin formés. Et alors on boit, on boit, on boit, on boit: les femmes ne sont pas en reste pour boire. Et ça y est les musiciens en sont amenés à nous jouer du jazz. Faut dire qu'eux aussi s'enfilent du rôti, des fruits lourds, des raisins! Et tout ça pour la victoire!... Bon, allez, on mange, on mange, on mange... On s'embrasse, on s'embrasse, on s'embrasse... Allez, maintenant c'est la chienlit, on se met à dégueuler, mais c'est exprès, c'est pour manger encore un petit peu... Et la bête qui sommeille en nous se satisfait. Ah! mon Dieu, ce que j'ai bien mangé, ce que j'ai bien roté, ce que j'ai bien pissé. Et au bout d'une heure, d'une heure bien comptée, personne ne tient plus debout. Alors on s'effondre et on ronfle. Et voilà, mes pauvres amis, comment la nuit a passé... Mais au matin réveil tut-tut! Comme au régiment, messieurs, comme au régiment. Ça pour la question du réveil y'a des choses qui sont éternelles. En moins que rien les voilà debout, fers aux pieds! Le glaive à portée de la main, rutilants de désir et de jeunesse. C'est pas une petite orgie comme ça qui va les abattre, bien au contraire. Mais, nous, après une nuit pareille, on a la gueule de bois. On a la nausée, et on commence à se poser la question: pourquoi est-on si violemment bête? Nom de Dieu, pourquoi ai-je toujours été aussi con? Car depuis que je suis au monde, j'empète, j'avale, je suce, et je m'en fourre jusqu'à là. Nom de Dieu, quelle existence, moi j'ai tout simplement envie de me cacher! Et dire que je suis comme ça depuis mes premières années. C'est à cause de ma maman qui m'aimait trop. Alors elle me pressait contre son sein maternelle et elle me disait: "Mon amour, tu as une petite gueule qui nous revient. T'es tellement mignon, mignon, ne change surtout rien de la nature et comme ça tu réussiras..." Ma pauvre mère, si elle savait combien elle s'est trompée! Je suis tout simplement un imbécile et je ne sais rien faire de mes dix doigts. Alors il arrive un moment où la conscience l'emporte sur le tout, et on quitte la maison paternelle, on s'arrache d'entre les bras de sa pauvre mère, car on veut vivre une vie plus honnête, plus digne, et comme tant d'autres l'ont fait avec moi, on débarque à Paris... Et là qu'est-ce qu'on voit? Du monde, du monde, du monde, du monde... et ces gens sont pressés, ils se bousculent pour aller à leur travail. Nom de Dieu, il va falloir que je me trouve un petit boulot! Je veux pas être un exclu de la société! Mais quoi faire, j'ai aucun bagage intellectuel: je n'ai même pas passé mon certificat d'études à dix ans! Bon, alors faisons les "a": arbitre, alchimiste, artisan, arriviste... non, les "a" ça ne me dit rien. Passons tout de suite aux "j", au "je". Alors là il y en a toute une liste: jardinier, jendarme, jouisseur... non, c'est pas pour moi tout ça, c'est pas pour moi. Ah! tiens, journaliste, c'est pas mal ça et ça ne demande pas trop d'efforts: il suffit de voir les choses qui sont là, les événements qui passent, et on note, et le tour est joué.

Bon, eh bien maintenant que j'ai fixé mon choix, il faut que je me fasse des relations, que je trouve un patron. Mais c'est très difficile, car les gens vous ferment la porte au nez. Personne n'a vraiment besoin de vous: quelle misère! Je vais quand même pas baisser les bras! Alors on insiste: on frappe aux portes, on tire les sonnettes. Mais toujours rien, toujours rien, c'est tout juste si on ne vous fout pas sur le pavé... Quand un jour, oh! mon

Dieu quel jour ce jour-là, j'ai rencontré l'homme de ma vie... Non, n'allez pas croire tout de suite à mal, j'ai simplement rencontré l'homme qui m'a fait travailler. Et voilà comment ça c'est passé: je frappe aux portes, je sonne: personne, personne, personne, personne, quand soudain je vois, en haut de l'escalier, disons au troisième (moi, je n'en suis qu'au premier), un homme qui peine à monter. Cet homme est colossal, il est très très bien vêtu: chapeau feutre, cigare et naturellement la serviette à la main. Ce doit être un grand personnage, mais il monte assez lentement. Il a l'air de souffler à chaque marche... Et puis, nom de Dieu, il va quand même pas tomber cet homme-là! Si, il chavire, il va se renverser en arrière. Alors, moi, je m'envole, je fonce, et me voilà là pour l'aider. Alors je le porte jusqu'au dernier étage, car c'est là qu'il va, me dit-il, c'est là-haut... Et alors on souffle: "Ah! mon Dieu, j'ai failli me casser la gueule, heureusement que vous étiez là. Oui, je viens de faire un déjeuner d'affaires, et j'ai peut-être avalé un peu trop de whisky." Alors il ne tenait pas sur ses jambes. Il fallait que je le retienne.

- Non, non, ça va, ça va maintenant... Mais dites-moi qu'est-ce que vous faites dans la vie?
- Moi, rien, je passe, et quand je peux rendre service à un ami, je le rends et puis c'est tout.
- Ah! vous savez rendre des services? Eh bien, vous êtes le jeune homme qu'il me faut. Car ces gens-là se font de plus en plus rares." qu'il me dit comme ça, et il me tend un papier où y'a tout marqué: l'heure du rendez-vous, le nom de la personne... Ca y est me voilà engagé! Engagé pour un travail et sans doute pour le patron, car ce devait être le patron cet homme-là, j'y mettrais ma main à couper. Alors voilà, je rends service. Et quand on commence dans le métier en rendant service comme cela, on est sûr de ne pas progresser: les gens ont trop besoin de vous pour aller chercher du tabac ou des allumettes, le journal quoi... Et puis y'en a même qui vous demandent de téléphoner à leurs petites amies. Non, à ce rythme-là, je pourrai pas suivre: toujours à courir à droite, à gauche, et on fait aussi les chiens écrasés. Mon Dieu, les pauvres bêtes! Et un jour, au moment où je me décourage le plus, je revois mon homme: il est sobre et vaillant ce coup-ci. Moi, je crois tout simplement qu'il ne va pas me reconnaître, mais il me prend entre ses bras: "Voilà mon sauveur." qu'il gueule à toute force dans le restaurant, car ça se passait au self-service du journal: "Alors comment ça va les relations?"

- Oh! écoutez, je peine. Vous savez, les chiens écrasés c'est pas pour moi.
- Tu laisses tomber tout ça et tu viens avec moi: je t'emmène à la campagne: c'est pour une petite fête que je donne en l'honneur des dix-huit ans de ma petite fille. Prends simplement ton carnet de notes et un crayon."

Et ça y est le lendemain voilà qu'on est partis sur les routes, lui toujours aussi guilleret, et au bout de cent, deux cent kilomètres, soudain il arrête sa voiture et il dit "C'est là." Alors on descend de voiture et qu'est-ce qu'on voit? Une demeure magnifique avec un jardin et des bosquets: "Eh bien, voilà, c'est là, regarde bien. Il y a là tout Paris, le tout Paris de la mode et de la presse. C'est pourquoi tu vois des femmes qui sont comme des mannequins. Alors tu zeyutes, tu notes tout sur ton petit calepin, et tu me fais une petite chronique mondaine, et là on devient vraiment des amis. Allez, bonne chance. Je te retrouve vers neuf heure et comme ça on rentre à Paris."

Bon, eh bien me voilà comme un pauvre mec. J'ai un petit carnet à la main avec mon stylo qui marche bien. Pour le coup j'ai mis un col et une cravate et je n'en crois plus mes yeux: la maison est si vaste, si belle, entourée d'un grand jardin avec des jets d'eau et des bosquets pleins de fleurs, et des gens qui circulent, qui se promènent dans le parc, très bizarrement habillés: ils ont tous l'air d'être déguisés... Les serveurs ont des visages peints en noir et ils offrent des coupes de champagne qui sont disposées sur un plateau.

Bon, alors j'avance, j'avance vers un pavillon d'où semble venir de la musique et où de très jeunes gens ont l'air de vouloir s'amuser à danser. Alors j'avance les dents serrés: il faut absolument que je réussisse ce petit article pour faire honneur au patron. Alors je pénètre dans le salon magnifiquement éclairé et tout de suite je me sens emporté, littéralement emporté par une jeune personne qui m'a invité à danser. Et c'est tout de suite l'extase, le sentiment d'un amour que je n'avais jamais encore ressenti... Elle m'entraîne

dans son monde, et on tourne, on tourne, on tourne comme pour les chevaux de bois... Une danse, deux danses, trois danses. Et puis elle m'entraîne au buffet: me présente à ses amis. Des jeunes gens, des jeunes filles de la meilleure société parisienne. Alors on boit, on mange, et je découvre soudain que je sais parler brillamment. Je suis un peu le centre de la fête et je me découvre un personnage important. Je suis le clou de la fête. Et alors le soir, quand les invités sont presque déjà tous partis, je l'entraîne au fond du parc pour lui parler de musique, de danse et de tout ce qui me passe par la tête. Et j'ai envie de l'embrasser, de la prendre entre mes bras, de lui déclarer mon amour. Quand soudain, au moment où... enfin je veux dire, au moment où... voilà le patron qui se ramène, il me cherche déjà depuis deux heures...

"Eh bien, dis donc, qu'est-ce que vous faites là, tous les deux? Tu sais qu'on devait rentrer à neuf heures, et il est plus de dix heures passé.

- Oui, je sais, patron, mais voyez-vous je me suis laissé entraîner par la donzelle et j'ai complètement oublié la raison pour laquelle je suis ici.

- Mais dis donc, tu ne devais pas faire un travail pour moi? C'est pour ça que je t'avais emmené avec moi jusqu'ici.

- Oui, je sais, patron, mais voilà j'ai oublié. Dès que je me suis retrouvé dans les bras de cette jeune personne j'ai tout oublié. Et puis enfin, quoi, on est dimanche, on est dans la campagne et tout sent si bon. On peut se payer un peu de bon temps.

- Oui, le bla-bla ordinaire des gens qui se sentent pris en faute. Mais cette jeune fille à laquelle tu parles, sais-tu au moins qui c'est?

- Eh bien, non, justement on faisait connaissance et...

- Eh bien, c'est ma fille, espèce d'animal! Allez viens, on réglera tout cela demain à Paris."

Et voilà, la chance qui m'avait été offerte, je l'ai gâchée, perdue. Et en plus j'ai trahi cet homme que j'aime profondément, comme un père, car lui seul a eu confiance en moi. Bon, eh bien voilà, c'est comme ça que finit l'histoire du jeune conquérant qui voulait tout avaler d'un seul coup: la soupe et la cuillère... Demain je vais devoir rentrer chez ma mère et l'on ne reparlera plus jamais de tout ça.

Et le lendemain matin à l'heure dite je me présente devant monsieur le Directeur. J'ai toujours un col propre et une cravate qui me va, et il me dit assez brutalement: "Assieds-toi, j'ai à te parler." Je sais ce qu'il va me dire et je vais me retrouver dans la rue. "Bon, eh bien voilà, dit le patron, j'ai parlé à ma fille: elle te trouve drôle, différent des autres, intelligent, et elle voudrait t'épouser.

- Ecoutez, cher monsieur, vous allez sans doute me foutre à la porte, alors ce n'est pas très charitable, en plus, de vous moquer de moi. J'ai trahi votre confiance, voilà, et mon compte il est réglé."

Mais le patron n'a pas l'air de vouloir l'entendre avec cette oreille: "Je te dis que tu lui plais, et tu sais, ma fille est capricieuse et il faut toujours en passer par ce qu'elle veut.

- Ah! bon, eh bien écoutez, si ça peut vous rendre service.

- Allez dehors, espèce de salaud! J'ai du travail en retard, fous-moi le camp et je ne veux plus entendre parler de vous."

Et c'est comme ça que je suis devenu le gendre du patron. Je n'avais pas trop à me plaindre: la fille était vraiment jolie et ma situation personnelle complètement renouvelée, car au lieu des chiens écrasés, on me donnait maintenant de réels reportages à exécuter, les sports aussi... enfin tout ce qui est des grands jeux de l'existence. Et puis j'étais passé du côté du pouvoir. J'étais un autre homme. J'avais une voiture à moi, un compte en banque, et naturellement beaucoup de relations. Nom de Dieu, c'est génial ce qui m'arrive! Mais on ne se rend pas compte de tout: tout ça c'était de la frime, et un jour, trop tard peut-être, on se rend compte qu'on vit à côté de ses pompes, parce que ça va trop vite, ça va trop bien.

Mais on n'a pas le courage, la force, de changer le courant de son existence.

Heureusement que ma femme avait pris les devants.. Ca c'est passé ici: j'étais étendu sur l'herbe verte, juste devant le château... Vous ai-je dit qu'on était dans un château? Eh bien

voilà, c'est un petit château que l'on loue tous les ans pour y passer nos petites vacances. J'étais donc étendu sur l'herbe et je me sentais si bien... Nous avons passé une journée mémorable à nous promener avec les enfants, et voilà, le soir tombait, les enfants étaient endormis, et moi, j'étais étendu sur la pelouse comme un loir... Mais avant d'aller plus loin, je voudrais vous préciser le pays dans lequel nous sommes par ici. Sans doute un des plus beaux pays du monde. Le paysage est sublime: le ciel, l'air, l'atmosphère transparents. C'est le pays de la Loire, le pays qu'a chanté le poète: "Heureux qui comme Ulysse...". Et quand après toute une année de labeur, et je vous assure que parfois c'est assez sale ce que l'on voit, quand j'ai la chance de me retrouver ici, alors je m'abandonne complètement. Je me mets en petite tenue et je me relâche complètement. Et c'est là qu'elle est venue me parler. Elle était en déshabillé chinois, prête à se mettre au lit elle aussi, toujours ravissante. Alors elle me regarde et me dit: "Qu'est-ce que tu fais là?"

- Eh bien, tu vois, je me repose. Je me repose de toute une année de misère et de souffrances.

- Oui, tu te reposes. Tu devrais plutôt penser jouer avec tes enfants!

- Oui, mon amour, mais, tu vois, je profite. Regarde ces fleurs, entends le cri des animaux, respire cette atmosphère. Alors vraiment on est très bien. Allez, viens t'asseoir auprès de moi, aimons-nous.

- Dans l'état dans lequel tu es, mon pauvre ami? Il vaudrait mieux fuir!

- Mais enfin, qu'est-ce que j'ai? Qu'est-ce que j'ai fait? Pourquoi est-ce que tu es si désagréable avec moi comme?

- Parce que tel que tu es là, vautré comme un animal sur le gazon, tu ne me plais plus, et j'ai envie de divorcer.

- Mais enfin, qu'est-ce que tu attends de moi? Que je change de métier ou quoi?

- Que tu changes de l'intérieur, voilà ce que je voudrais de toi.

- Et pour changer de l'intérieur, fis-je, qu'est-ce que tu voudrais que je fasse pour faire plaisir à madame?

- Je voudrais que tu t'isoles, que tu prennes quelques jours de réflexion.

- Mais enfin, mon pauvre amour, tu vas pas me priver de ce pays!

- Tu préfères qu'on se sépare, alors?

- Non, mon amour. Allez, viens m'embrasser.

- T'embrasser, toi, comme ça? Jamais de la vie! Allez, je monte me coucher.

- Bon, alors qu'est-ce que tu veux?"

Du coup je m'étais remis sur les pieds.

"Je voudrais que tu t'isoles, je te dis. Tu devrais monter là-haut. Tu vois, tout en haut de la tour, et tu devrais faire un peu de poésie.

- Oui, je comprends, la poésie c'est bon, ça vous régénère. Mais ici la poésie elle est partout, alors pourquoi voudrais-tu que j'écrive sur la poésie, puisque la poésie est là?

- Tu as une chance de te reprendre, mon amour, alors essaye de comprendre ce que je te dis.

Et c'est comme ça que je me suis retrouvé dans cette chambre avec vous. Bon, alors maintenant que vous voyez la situation, il va falloir m'aider. Car on est tous dans la même galère... Non, vous voulez toujours pas me répondre. Bon, eh bien si c'est comme ça, je vais me retrouver dans mon décor. Je vais jouer dans mon décor. Je vais parler à ces meubles et peut-être me répondront-ils, eux.

Mais qu'est-ce que c'est que ça? Qui est-ce qui m'a foutu un décor pareil? C'est pas possible! Je ne vais pas pouvoir m'exprimer dans un tel fatras... Ah! ça y est, j'ai compris: tout à l'heure je le voyais avec les yeux de l'amour, et maintenant je le vois tel qu'il est: sombre, violemment agressif. On dirait tout d'une prison. Ce lit en feraille, ça me rappelle le régiment! Et la table elle ne tient même pas debout! Quant au miroir! Ah! mon Dieu, un miroir: c'est pour que je vois ma sale gueule pas rasée!... Et les toilettes, quelle

horreur! Non, je ne vais pas pouvoir travailler dans un endroit aussi laid. A moins que ces meubles me répondent, qu'on engage la conversation, alors il pourrait peut-être se produire quelque chose et tout de suite je me sentirais inspiré pour écrire. On ne peut pas écrire sur rien. Alors vous allez me répondre? Vous comprenez pas la situation? On nous a mis ensemble pour rendre la chose difficile, voire impossible, mais si on réussit à s'entendre, à se parler, à s'aimer, alors le poème sera magnifique et vous en serez récompensés. Oui, on va vous réparer et on vous redescendra dans la salle commune... Ah! mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu, faites un signe, répondez-moi.

Non, rien, toujours muets comme des tombes. Eh bien ça va: personne ne veut plus parler aujourd'hui: ma femme qui est partie, le public qui est dans le silence de la mort, et ce décor affreux, hideux, qui me fait la gueule lui aussi! Mais enfin, mes pauvres amis, si on continue comme ça, c'est la mort qui nous attend... Vous vous en foutez? Oui, évidemment, y'a que moi de concerné! Eh bien je me révolte: je vais quand même pas me laisser avoir par une petite imbécile! Non, non, je vais réagir! Mourir à la guerre, d'accord, ou dans l'exercice de son métier, mais là, dans une chambre de ce château, alors que ma femme est peut-être encore derrière la porte à se marrer! Que les enfants m'attendent pour jouer aux indiens sur la pelouse! Que mes amis vont arriver pour déjeuner! Non, non, c'est pas possible, il faut trouver une issue! Eh bien, c'est simple: je n'ai qu'à défoncer cette vieille porte avec une serrure toute rouillée, et je suis libre. Mais, oui, si je me fâche pour de bon, y'aura rien pour me résister. Alors j'enfonçe la porte ou je l'enfonçe pas? Naturellement que je vais pas faire ça! Cette porte c'est peut-être le dernier lien qui me reste avec ma famille, car si j'enfonçe cette porte, après il n'y a plus rien. Et voilà, il faut en prendre pour son grade et, moi, je suis bien condamné... Mourir, mourir, ça n'arrive qu'une seule fois dans sa vie, alors pourquoi pas aujourd'hui? Mais malheureusement y'a pas d'autres solutions. Alors je vais tout simplement rester là à ne rien faire et à attendre que ça arrive., et quand ça arrivera, ça arrivera.

Mon Dieu, quelle journée, et j'avais un pressentiment. C'est la raison pour laquelle je ne voulais pas me réveiller. Je savais que ça finirait mal cette histoire. Alors je voulais rester dans mon lit, au chaud, mais voilà je me suis levé et je suis descendu prendre mon petit déjeuner dans le grand salon qui donne sur le jardin. Quand je prend mon petit déjeuner, je regarde toujours le jardin, ça me donne toujours du courage pour vivre la journée. Alors comme d'habitude, en prenant tristement mon café au lait et en trempant les croissants beurrés dans la tasse, j'ai regardé le jardin, et le jardin tout à coup m'est apparu transfiguré... Mais enfin qu'est-ce qui se passe? Quel est cet or? Quelle est cette lumière qui m'envahit? J'ai l'impression d'être comme au Paradis. Oui, je me sens tout à fait différent, léger comme l'or. Et dire que toute ma vie j'ai souffert pour en arriver là. Mais là, maintenant, il n'y a plus que de l'extase, de la beauté, de la volupté, et on peut se laisser aller sans que personne ne vienne vous dire qu'on devrait se tenir autrement... Non, non, mesdames, messieurs, nous sommes au Paradis: finis les ennuis de la famille, il n'y a plus d'avenir, plus de passé, il n'y a plus que l'instant qui passe, l'univers de la présence, l'éternité. Oui, nous sommes maintenant, mes amis, dans le temps de la grâce. Alors vous pouvez vous mettre à l'aise... Si, si, madame, je vous en prie, mettez-vous à l'aise. Mais surtout, surtout, je vous en supplie, ne vous laissez pas aller à la tentation... C'est ça, écartez-vous les uns des autres. Le moindre attouchement, le moindre désir physique, et ça y est, le cycle infernal recommence, et pire qu'avant! Alors tenez-vous loin les uns des autres. Ça n'exclut pas l'amour, bien au contraire: ça le fortifie... Qu'est-ce qui se passe? Soudain l'univers s'assombrit! Quelqu'un aurait-il fauté? Vous savez, il suffit d'une pensée pour que tout ce qui est de la vie revienne. Et voilà, ça y est, on est à nouveau dans le lait. Le café à un goût de vinaigre et les croissants sont tout rassis. Et puis devant moi il y a une femme: qui est-elle? Et la femme de me parler. Sa voix m'écorche les oreilles. "Qu'est-ce que tu veux? Qu'est-ce que tu veux? Tu vois pas que j'étais en train de rêver?"

- Oui, mon amour, je suis désolé, mais il faut y aller. Allez viens, prends cette valise... Mais

si, prends cette valise! Elle est trop lourde pour moi: à deux on pourra y arriver." Alors elle me prend par le col, me bouscule encore une fois, me somme de prendre la valise, ou du moins de la prendre par un bout, et c'est comme ça qu'on monte, qu'on monte, qu'on monte, qu'on monte l'escalier. Mais je n'y arriverai jamais. J'ai l'impression que je descends au lieu de monter... "Allez dépêche-toi, tu sais que je suis pressée.

- Mais voilà, je suis là, je t'aide, mais ce paquet est trop lourd, je ne peux pas le prendre.

- Allez, dépêche-toi." Et elle me pousse dans une chambre horrible. Et c'est là que je vous vois. Depuis combien de temps êtes-vous là? Vous m'attendiez? Oui, des voies, un univers de voix. Alors c'est là qu'on va vraiment s'en aller. C'est là qu'on va vraiment s'envoler loin de la terre pour rejoindre l'univers et les cieux. Et c'est là que l'on retrouve le chant du poème:

"La chair est triste hélas et j'ai lu tous les livres.

Fuir là-bas, fuir,

Je sens que les oiseaux sont ivres

D'être parmi l'écume inconnue et les cieux.

Rien, ni les vieux jardins reflétés par les yeux, ne retiendra ce coeur qui dans la mer se trempe,

Ni la clarté déserte de ma lampe sur le vide papier que sa blancheur défend,

Et ni la jeune femme allaitant son enfant.

Je partirai, steamer balançant ta mâture, lève l'ancre vers une exotique nature,

Un ennui désolé par les cruels espoirs croît encore à l'adieu suprême des mouchoirs,

Et peut-être les mâts invitant aux orages sont-ils de ceux qu'un vent pousse vers le naufrage,

Sans mats, sans mats ni fertiles îlots,

Mais, ô mon coeur, entend le chant du matelot."

Voilà, et c'est là qu'on est dans le grand voyage de la voie. Mais cette fois il faut tout lâcher: sa femme, ses enfants, ses amis. Il faut vraiment se retrouver dans les airs, se voir partout dans l'autre monde. Et au bout d'un voyage qui peut durer cinq minutes comme autant d'éternité, au moment où l'on va rendre le dernier souffle, alors la porte s'ouvre à nouveau, le soleil envahit la pièce, et ma femme entre et elle me dit comme ça, d'un petit air badin: "Mais qu'est-ce que tu fais là à chanter comme un vieux fou?

- Mais j'écris de la poésie, mon amour, n'est-ce pas ça qui était entendu entre nous?

- La poésie, la poésie, qu'est-ce que c'est que cette idée d'écrire de la poésie au moment de déjeuner? Allez viens, on est attendu en bas." Et elle répond:

"Mais c'est toi qui m'as demandé de le faire: tu m'as même enfermé à double tour dans cette pièce pour cela.

- Comment, à double tour? Mais la porte est grande ouverte et tu pouvais sortir quand tu voulais!

- Mais alors qu'est-ce que je fais là?

- Mais je n'en sais rien, mon amour: tu voulais voir s'il n'y avait pas de vieux tableaux de famille, c'est tout.

- Ah bon? Et toi, qu'est-ce que tu fais par ici avec ce linge sur le bras?

- Moi, j'étendais mon linge dans le grenier d'à côté où le soleil perce de partout.

- Alors donc c'est moi qui ai tout inventé cette histoire de valise?

- Ecoute, je ne sais pas ce que tu as en ce moment, mais tu n'as pas l'air d'être très normal.

- Je suis normal, mais une chose me tourmente: pourquoi notre couple ne marche-t-il pas?

- Oh! écoute, on reparlera de ça un autre jour. Tu sais que nos invités sont arrivés.

- Non, non, je voudrais d'abord que tu me dises pourquoi je suis tourmenté comme cela en ce moment.

- Ecoute on parlera ce soir, quand les invités seront partis, mais pour l'instant, moi, je descends.

- Non, écoute, je t'en supplie, pour une fois qu'on est au théâtre on va s'expliquer pour de bon!

- Comment, au théâtre? On n'est pas au théâtre: on est dans un grenier poussiéreux!
- Mais non, tu vois pas tous ces gens qui sont là et qui nous regardent! C'est le public, un public en or. Ils n'attendent qu'une seule chose, c'est que tu te présentes à leurs yeux.
- Ecoute, je sais pas ce que tu as vraiment, mais tu me parais complètement fou. Allez viens.
- Non, il faut que tu leur parles, et alors ils répondront.
- Ils t'ont répondu à toi?
- Non, parce que je devais monologuer. Mais maintenant qu'on est tous les deux il y aura un vrai dialogue et alors ils pourront intervenir et parler.
- Bon, alors qu'est-ce que tu veux que je fasse? Tu sais, moi, le théâtre, je n'y ai pas été très souvent.

- Eh bien, tu t'avances et tu dis qui tu es.

- Bon, et après on descend?

- Oui, promis, juré.

- Bon, alors voilà, je me présente: mesdames et messieurs, je suis très heureuse d'avoir à me représenter devant vous dans ce grand théâtre parisien, et j'en profite pour vous dire que je suis une femme très malheureuse, car je suis mariée à un fou.

- Eh bien, voilà, c'est très bien, et maintenant, tu vas voir, ils vont te répondre.

Le public: Oui, c'est ça, madame, donnez-nous simplement des détails sur cette fameuse soirée que vous avez passé tous les deux au fond du jardin.

Elle: Oh! c'était horrible. Il voulait tout simplement me violer.

Moi: Oh! écoute, c'est ridicule: tu ne vas pas me charger comme cela!...

Le public: Oh! écoutez, monsieur, on vous a laissé parler pendant un certain nombre d'heures, et maintenant c'est à votre femme. Madame, je vous en prie, s'il vous plaît, continuez.

Elle: Eh bien, voilà, on faisait une petite fête pour fêter mes dix-huit ans et la fête battait son plein, quand il est intervenu d'une façon grossière. Il a tout envoyé promener, m'a forcé à danser avec lui, d'une façon brutale, il ne savait même pas danser. Et, moi, j'ai rien dit, je ne voulais pas faire de scandale. Alors j'ai dansé comme j'ai pu, et le soir, quand tout le monde était parti... oui, il a attendu que tout le monde parte... il m'a entraînée au jardin pour me prendre par le corps, le coeur, le cou. Il a même tenté de m'embrasser.

Moi: Et alors c'est normal, quand on aime quelqu'un, de vouloir l'embrasser! Où est le mal?

Le public: Le mal est que ça ne se fait pas, cher monsieur. D'autant plus que c'est une fille de famille. Elle est délicate, sensible. Vous n'avez aucun savoir vivre, vous êtes tout simplement un goujat.

Elle: Oui, c'est un goujat, et dès le lendemain du mariage il est parti en reportage, et je ne l'ai pas revu d'une année. Mais c'est ma faute aussi: j'aurais dû savoir à qui j'avais à faire. Mais tout le monde m'a trompée, même mon père. Quand il nous a surpris au fond du jardin, j'ai pensé qu'il allait remettre cet individu à sa place. Mais pas du tout: on avait le sentiment qu'ils étaient complices, et ils sont partis ensemble, bras-dessus, bras-dessous.

Moi: Tu parles, il m'a fait la gueule pendant tout le trajet dans la voiture! Mais je dois dire qu'effectivement je me suis très mal comporté. Et tu sais pourquoi: simplement parce que je t'aimais. Je t'aimais comme un fou.

Tu sais, moi, je viens de nulle part, je suis un paysan. Alors quand je t'ai vue dans ton élément, avec tes petits amis, j'ai éprouvé un sentiment que jamais je n'ai éprouvé avant ça: le coupe de foudre, mon amour, le coup de foudre. Tu sais, quand le ver de terre se regarde avec une étoile, alors il est complètement ébloui et il fait n'importe quoi. Mais dès le lendemain du mariage j'ai compris que j'avais fait une erreur et que je ne m'en remettrais pas de ma vie.

Le public: Oui, mais maintenant que vous vous exprimez, vous vous sentez un peu mieux avec elle?

Elle: Oui, et on a chacun sa part. Car, moi, je n'étais qu'une petite bourgeoise, une innocente, et ma vie était cousue de fil d'or dès ma naissance. Mais quand je l'ai vu avec ses manières brutales, j'ai compris que cet homme-là pourrait me rendre heureuse, car il

venait d'un autre monde, et tout de suite je me suis mise à l'aimer.

Moi: Mais pourquoi ne m'as-tu jamais rien dit? On n'en serait plus là, à devoir s'expliquer avec un public de circonstances!

Le public: Eh bien, cher monsieur, elle ne vous a rien dit car vous n'étiez jamais là avec elle: toujours parti en reportage!

Elle: Oui, c'est vrai, je me suis retrouvée toute seule, car les amis, vous savez, ils avaient chacun leur vie. Et ce n'est pas parce qu'il m'a fait trois beaux enfants qu'avec ça j'allais pouvoir organiser mon existence. J'étais seule, toujours toute seule, et quand il rentrait il était désagréable comme à souhait.

Moi: Oui, c'est vrai, je me sentais mal à l'aise et j'avais le sentiment d'être coupable, coupable d'avoir voulu viser trop haut. Alors quand j'étais en reportage, à l'autre bout du monde, je regardais les événements comme un spectacle. Je ne me sentais absolument pas concerné, car il y manquait quelque chose, et c'était ton amour et ta présence. C'était tout simplement ton regard et ta vie.

Le public: Bon, eh bien voilà qui va mieux. Encore un effort et vous allez vous rendre compte que vous êtes faits l'un pour l'autre et que vous allez pouvoir être heureux.

Elle: Oui, mais quand même, pourquoi se marier comme ça, si vite? C'est à cause de mon père qui avait besoin de lui comme reporter. Il m'a fait comprendre que ce mariage l'arrangeait. Car il comptait beaucoup sur cet homme pour reprendre son journal. Alors, moi, bonne fille, j'ai accepté. Mais dès le lendemain du mariage, moi aussi j'ai compris que tout ça était vraiment très mal parti.

Moi: Oui, mon amour, mais l'essentiel c'est le sentiment. Et je t'aime, je t'aime, je t'aime, je t'aime. Je n'ai jamais fait que cela dans ma pauvre vie. Et voilà, l'histoire c'est l'histoire et les sentiments c'est les sentiments, et ça ne colle jamais ensemble. Alors il faut choisir, et, moi, je voulais tout avoir et d'un seul coup.

Le public: Oui, mais vous l'aimez, et c'est ça le plus important.

Elle: Mais il est en train de vous raconter des histoires! C'est un comédien: il ment comme il respire, et c'est comme ça qu'il a abusé mon père, qu'il m'a abusée moi-même et qu'il est en train de vous tromper.

Moi: Eh bien, voilà, tu te trompes: pour une fois je suis sincère. Et c'est parce qu'on est au théâtre, et au théâtre on est sincère, on ne joue plus la comédie.

Le public: Oui, ça c'est vrai, car on se laisse emporter par les paroles, et alors le personnage se dévoile peu à peu. Il vous aime, madame, il vous aime, pourquoi ne pas le comprendre à la fin?

Elle: Oui, je le comprends, et moi aussi je l'aime. Alors nous allons maintenant être heureux. Il suffisait simplement de pouvoir se parler sur une scène et d'avoir un public compatissant.

Moi: Bon, d'accord. Mais dis-moi, mon amour, avant de redescendre pour voir nos amis, dis-moi ce qui s'est passé dans le monde depuis que je suis ici, à parler.

Le public: Oh! mon pauvre ami, si vous saviez, depuis le temps qu'on se parle, et ça fait des éternités, le monde a eu le temps de se transfigurer complètement, alors vous aurez de la peine à vous y retrouver.

Elle: Oui, mon amour, tout change et avec une vitesse extraordinaire. Tu verras, toi-même tu ne t'y retrouveras plus.

Moi: Ah! mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu, j'en étais sûr et vous m'avez abusé. Maintenant je suis complètement largué par l'histoire, et un journaliste qui n'est pas au courant de tout, ce n'est pas un journaliste. Alors je voudrais être seul. Je voudrais être seul pour mourir. Allez-vous-en, allez-vous-en!

Le public: Oh! écoutez, arrêtez votre cirque, monsieur, s'il vous plaît. Vous avez été dans l'univers de la poésie, et la poésie est toujours en avance sur l'histoire, alors les événements maintenant vous les verrez comme il faut, et surtout vous pourrez en parler plus librement.

Elle: Ah! mon dieu, mon Dieu, mon Dieu, tu vas devenir un grand journaliste... Alors non seulement un bon père de famille, un bon amant, mais en plus un bon journaliste! Alors si c'est ça, il faudra que tu soignes ta tenue. Car dans la vie il faut savoir se représenter pour

ce qu'on est, et tu es un journaliste, alors il te faut une cravate, ou à la rigueur un noeud papillon.

Moi: Bon, eh bien écoute, on va pouvoir redescendre pour accueillir nos amis.

Le public: Oui, c'est cela, descendez. Et si jamais vous vous retrouvez dans le malheur, songez que vous pouvez toujours vous voir "comme au théâtre", et le théâtre ça fait parler. Alors après on se sent mieux, parce que la parole vous libère de tout.

Elle: Dites-moi, messieurs-dames, nous avons préparé un petit raout pour nos amis. Oh! quelque chose de très simple, sur l'herbe. Pourquoi ne viendriez-vous pas vous mélanger à nous? Quand il y en a pour dix, y'en a pour cent, y'en a pour mille, et ça nous ferait tellement plaisir.

Moi: Mais enfin, ma pauvre fille, tu dérailles: le public ne peut pas, comme ça, monter sur le plateau, et entrer dans notre univers à nous. Non, il y a une distance qu'il faut garder, sinon ce n'est plus du théâtre. Et c'est pourquoi il y a une scène: pour bien séparer les acteurs du public.

Le public: Oui, vous avez raison, cher monsieur, on ne peut pas se permettre de faire n'importe quoi. Mais ce qui nous ferait plaisir, c'est de revoir cette petite comédie demain soir, et même les jours suivants. Car elle est vraiment très drôle et elle nous a beaucoup plu.

Elle: Ah! mais non, c'est pas possible. D'abord, vous savez, cette petite pièce on a fait ça pour s'amuser, pour résoudre des problèmes de couples. Et puis j'ai fort à faire: je dois m'occuper de mes propres enfants que j'ai délaissé depuis quelques temps.

Moi: Oui, et, moi, je dois préparer ma rentrée. Je dois répéter mon rôle pour ne plus commettre de bêtises, et cela va m'occuper tout mon temps. Car si au théâtre c'est facile de jouer son personnage: on n'a qu'à se laisser porter par la parole et par les gens, par contre dans la vie c'est la difficulté même. Car il faut se donner en spectacle. Il faut avoir un grand pouvoir de représentation. Alors on vous remercie, mais cette pièce ne se sera jouée qu'une seule fois.

Le public: Bon, eh bien vous allez essayer de comprendre. Cette pièce est magnifique et elle doit se représenter dans l'univers tout entier. Parce que pour une fois vous faites parler le public. Et depuis le temps que cela dure la représentation théâtrale, le public a beaucoup de choses à dire. Et en fait il représente les gens qui n'ont jamais eu le droit à la parole. Alors demain y'aura beaucoup de monde et nous allons nous en charger.

Elle: Vous allez contacter les journalistes? Alors là cela risque d'être très amusant! Je viendrai avec toute ma petite famille, et je vous assure quand on est là, on rit, et le spectacle est toujours très bon.

Moi: Oui, et, moi, ça me donnera l'occasion de jouer convenablement. Vous savez, dans une salle à moitié-vide, on a beau avoir du talent, ça ne marche pas toujours très fort. Mais si le monde entier se représente à vos yeux, alors c'est la grâce, parce qu'on est vraiment devant l'univers, et l'univers vous emporte loin de vous."

Bon, eh bien je crois maintenant que la représentation est terminée, et je dois vous remercier de m'y avoir aidé. Quand je suis entré ici je me sentais très mal dans ma peau et je ne pouvais pas imaginer que je vous trouverais tous là, à m'attendre. Mais maintenant je sais. Et quand on est passé de l'autre côté du miroir, on est dans l'univers de la vie. Alors cela vous fait comprendre qui vous êtes, et maintenant je sens que j'ai beaucoup changé. Je vais aller rejoindre ma femme, mes enfants, mes amis. Mais avant je voudrais vous dire que vous avez été excellents dans votre rôle, et que pour le coup vous pouvez vraiment vous applaudir comme des fous, car vous le méritez et cent fois. Alors bravo, bravo, bravo, bravo!

FIN

22 MARS 1999